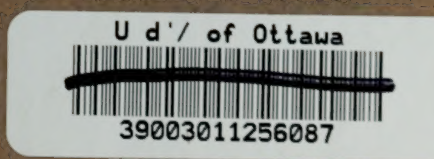
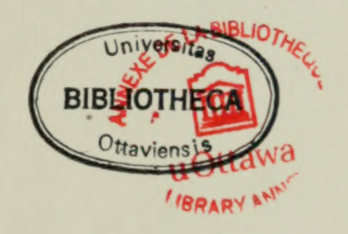
vie - l'évolution -

Matérialisme



La Vie – Evolution

Le Matérialisme





LA VIE—L'ÉVOLUTION — LE MATÉRIALISME

" I was n't born ; I growed."
Topsy, dans " Uncle Toms' Cabin "
par MeStowe.

" God made me a little baby and I
grew the rest."
Réponse d'un enfant au catéchisme.

Il y a pour l'homme tout un enseignement dans ces mots enfantins, ou plutôt, si l'on veut, une suggestion remémorative ; c'est-à-dire que jusqu'à présent en discutant " La vie " on n'y a point pensé ; ça ne nous a point frappé que de fait, toute vitalité est due à la croissance, s'accentue, se manifeste au fur et à mesure que l'être croît.

Ce que c'est que La vie : elle semblerait être spontanée. Le feu, la flamme est une sorte de vie. Elle peut-être spontanée et l'est en effet, comme quand les cotonnades imbibées d'huile prennent feu et causent des incendies.

Il n'est pas étonnant que les anciens aient adoré le soleil, le principe vivifiant de toute la nature animale, végétale, organique et inorganique ; puisque c'est son action qui a présidé à la formation des couches terrestres, des strates, des sols inorganiques dont sortent les végétaux, qui à leur tour motivent la croissance de l'animal, de l'homme.

En effet, c'est la chaleur du soleil qui directement ou indirectement, par l'entremise de la mère, fait éclore l'œuf. L'autruche dépose ses œufs dans le sable chaud ; l'oiseau mâle le soir, seulement le soir, les couvre de son corps jusqu'au soleil du lendemain — le caïman s'exempte ce soin, en les enfouissant plus avant dans le sable brûlant dont l'épaisseur

suffit à empêcher leur refroidissement. L'ichneumon pond les siens dans le corps d'une chenille où ils trouvent, mais aux dépens de la chenille, la chaleur, la nourriture nécessaires à leur croissance—le coucou pond ses œufs dans le nid d'un autre oiseau et les laisse à couver par les soins de cette mère adoptive, et lorsqu'ils sont éclos les jeunes intruses s'emparent du sol et jettent dehors du nid, ceux qui y ont le premier droit, le premier pied à terre — précisement comme nous le faisons de nos jours, en s'emparant du sol partout où on le peut et en en éliminant les indigènes.

C'est le soleil qui détermine la germination de la graine dont procède le brin d'herbe, l'épi de blé, le légume, l'arbuste florifère ou fruitier, le pin, le chêne, les autres essences forestières—C'est la chaleur du soleil qui évapore l'eau de la mer; en fait des nuages, que les vents, dus eux-mêmes à l'action du soleil sur l'atmosphère, transportent vers les hauteurs, où le froid les condense, les fait retomber en pluie, donnant naissance aux filets d'eau, ruisseaux, rivières et fleuves qui alimentent les océans, les lacs, les mers, et leur rendent en un cycle continu ce que le soleil leur a enlevé par évaporation.

Et n'est-ce pas encore le soleil qui, avec l'aide de la chaleur de la terre et de ses dégagements d'acide carbonique, a motivé, présidé à la formation de ces couches de houille enfouies, dissimulées sous les strates de la croûte terrestre ; mais dont les forêts composantes, les matières végétales constituantes ont été élaborées à la surface de notre planète, enfouies plus tard sous l'eau comme nous l'enseigne la Géologie, par affaissement du sol.

Mais cette chaleur du soleil, cette sorte de vitalité ou puissance vivifiante est due à Dieu, au Créateur qui a décrété que tels éléments chimiques — ou que nous nommons tels— produiraient tel effet Cette ignition spontanée, cette sorte de naissance, de vie, ces éléments constituants sont de Dieu ou de sa créatiion ; et il a fait une loi d'après laquelle cette

flamme, ce feu, cette chaleur doit apparaître, naître, se produire. Dieu a créé tous les éléments dont l'ensemble constitue l'Univers, qui concourent à la raison d'être de ce monde, de la vie, de l'homme. Il a ordonné et coordonné ces affinités : attraction, répulsion, cohésion, qui affectent la matière, la font agir, se façonner à la guise de sa divine volonté.

La vie est dans le germe, la première cellule du protoplasme, dans l'ove, dans l'embryon. Par une loi de Dieu, le germe, la cellule se reproduit par bouture, par bifurcation, par rupture ou séparation en 2, en 4, en 8, en un milion et chaque unité de ce million recommence, répète le procédé. Chaque cellule successive emporte avec elle sa part afférente de la vie de la cellule mère, hérite de cette vitalité, de cette vie : essence de Dieu qui remplit l'univers.

Il y a vie chimique, physique, organique et inorganique : inorganique, chimique dans les rochers, les sols, les métaux de la terre et autres constituants de celle-ci et des astres ; organique, physique dans la flore, la faune de l'univers.

Il y a vie partout, dans chaque atôme de l'air, de l'atmosphère, dans chaque molécule de l'éther; et même dans la mort, il y a la vie : une seconde vie, puisque de la décomposition renaissent les éléments constituants. C'est une agrégation, une désagrétation ou désintégration, une recomposition en un cycle continu et sans fin.

La vie dans la graine est à l'état latent, quiescent—on ne saurait le nier, et elle peut ainsi y persister pendant des années, des siècles ; puisqu'on a pu planter, semer après 3,000 ans, des pois ou graines recueillis au tombeau d'Osiris, l'un des rois d'Egypte. Et pourquoi non : on peut en juger par analogie, d'un jour à cent, à mille—d'une année à dix mille. La graine, tout inerte qu'elle soit, contient la vie du végétal. Elle n'attend que l'eau, le sol, le soleil, c'est-à-dire la chaleur pour la développer. Chaque grain de sable, de houille, de métal possède une sorte de vie, de vitalité possible dont le

soleil ne se saisit point directement, mais qui attend le contact d'autres éléments pour en faire surgir la vie, le feu, la flamme ; pour en opérer le mélange, la cohésion, la désagrégation ; dont le contact de l'oxygène, d'un autre gaz motivera la combustion, l'explosion par un fluide électrique ; comme de la poudre à canon,—mélange de souffre, de carbone, de nitrate de potasse ; le phosphore, le sodium qui au contact de l'eau prend feu—sorte de vie, encore.

Dieu ne touche pas à la graine après sa production, comme résultat de la croissance du végétal qui l'engendre—Il n'a pas besoin de lui toucher. Il lui a donné la vie une première fois, l'a créée, ou a créé la plante, l'arbre auquel elle doit sa raison d'être. Le récit mosaïque ou la Genèse nous porterait à croire que Dieu a créé les arbres, les végétaux d'un seul trait, comme il l'aurait fait aussi des animaux ; mais n'est-il pas plus rationnel de croire qu'il n'en a créé que le germe premier. Cela n'empêche point que la phraséologie mosaïque soit absolument correcte ; puisque nous sommes tous d'accord aujourd'hui que les jours de la Genèse sont des époques ; et pour Adam, et même n'aurait-il vêçu que 100 ans ou 500 ans au lieu de 1,000 comme on le suppose ; la croissance de la plante qui n'est qu'affaire de quelques jours, de quelques mois, quelques années, motivait cette manière de s'exprimer ; et pourquoi Dieu aurait-il créé le premier arbre tout fait, plutôt que le seul germe qui suffisait à en motiver l'existence ; pourquoi alors, plus que de nos jours, le procédé a-t-il dû être différent. Cette sortie de terre du germe y planté par le Créateur, cette croissance à vue d'œil de toutes les plantes autour de lui, des légumes, des fleurs, des fruits, des arbres de haute futaie ; n'était-ce point là pour Adam ce que Moïse a pu et dû appeler une création. Ce devait être pour lui, le premier homme, une création ; puisqu'il les voyait pour la première fois—ça ne pouvait être pour lui, comme ce l'est pour nous une reproduction, puisque nous savons que chaque essence n'est que la répétition d'année en année, d'une essence

identique et qu'il nous est donné de voir la graine même dont elle surgit pour la première fois, ou qui renaît d'année en année de la racine demeurée en terre, et que la gelée ou d'autre cause n'a pas détruite.

Mais la végétation, les arbres, les forêts ont existé avant l'époque réputée de la création mosaïque ; puisque les couches de houille en sont composées et que ces couches datent de milliers de siècles avant notre ère—et si Dieu les avait déjà créés dès lors, pourquoi aurait-Il eu à recommencer son œuvre, au lieu seulement de la continuer. La géologie, ses enseignements qu'il nous est impossible de méconnaître, font foi de cet avancé.

Cependant si la terre a pu servir de matrice à la graine pour en évoluer, engendrer les plantes qui, des deux sexes ou asexuels ont pu ensuite se reproduire en élaborant, fertilisant la graine, la semence essentielle à cette multiplication ; il n'en est pas de même des animaux ; et si la théorie de leur évolution graduelle depuis les premiers âges du monde n'a pas sa raison d'être ; alors Dieu doit les avoir créés ; et si, non à leur état adulte, au moins à celui où ils viennent au monde de nos jours ; mais ceci même est invraisemblable pour l'animal, l'être animé, sauf celui qui mis au monde, a à se reposer sur ses propres ressources pour croître, sur l'exercise de ses facultés innées pour se procurer la nourriture voulue ; comme pour les oiseaux, les caïmans qui au sortir de l'œuf ont à se pourvoir eux-mêmes sans l'aide ou presque sans l'aide de la mère. Mais pour les quadrupèdes en général, qui mis au jour, périraient pour la plupart, n'était le lait fortifiant de la parente génératrice ou productrice (car il n'y aurait point partout, comme pour Romulus et Remus, une louve, une bête complaisante pour remplir ce devoir) ; les créer à cet état de faiblesse, aurait été, comme ce le serait de nos jours, pour les animaux privés du lait nourricier de la mère, les vouer à une mort certaine.

Dieu a donc dû les créer à l'état d'adultes, afin que leur

progéniture put à son tour se développer, arriver au même état. Mais ici encore comme pour le règne végétal, les prémices en existaient longtemps avant la création mosaïque, puis qu'on en trouve les restes dans des couches géologiques qui doivent dater de milliers de siècles en arrière,—la paléontologie en fait foi : et pourquoi ici encore Dieu se serait-il répété—ces êtres anciens, antédiluviens, préhistoriques étant aussi parfaits de strücture osseuse, charnue, musculaire, nerveuse et vasculaire que l'est la faune de nos jours. Pourquoi, répétons-le, aurait-Il eu à recommencer son œuvre ?

Dieu, dit le récit, à créé l'homme d'une poignée de poussière, et tiré Eve d'une de ses côtes. Et pourquoi cette poignée de poussière ne serait-elle point, de la poussière protoplasme, de la poussière cellulaire, puisque comme le grain de poussière, la cellule est microscopique, et que tout le corps de l'animal, de l'homme n'est qu'un amas, une agrégation de cellules. Et que cette poignée de germes premiers devait en contenir de toutes les cellules constituantes du corps : une, si l'on veut, osseuse ou douée par le créateur du devoir, du pouvoir de se développer, s'évoluer en os ; une autre en tissu musculaire, une troisième en tissu nerveuse, et ainsi des autres. Eh bien, il n'y a rien en ceci d'opposé aux enseignements de l'Evangile — Moïse employait le langage qu'il comprenait lui-même, que comprenaient les hommes d'alors, pour lesquels le microscope n'existant point, la poignée de germes générateurs ne pouvait être que de la poussière.

Nous avons demandé au début de ce mémoire, ce que c'est que la vie ; et l'on est trop porté à oublier que ce que l'on voit en nous, ce que l'on voit dans les animaux, les arbres n'est point la vie telle que Dieu l'a faite, mais une vie accentuée par la croissance, la croissance à son tour par la nourriture. " I was not born, I grew " a dit l'enfant — " God made me a little baby and I grew the rest " a dit un autre enfant, et c'est là la vérité. Quelle vie, quelle vitalité y a-t-il en

l'enfant, l'animal, l'insecte, qui vient de naître. C'est une sorte de zero, c'est le germe, le commencement, le souffle de la vie et voilà tout—voyez la plante qui sort de terre, comme elle est fragile, impuissante, sans force, sans résistance, sans vitalité. Elle se met de suite à accentuer la vie qui est en elle,— ce n'est pas le créateur qui intervient—non, il n'a pas besoin d'intervenir.—Il a crée la terre ou le soleil qui à fait le sol ; c'est-à-dire les couches terreuses devant servir de matrice à l'évolution de la plante ; Il a fait l'eau indirectement encore, si on le veut, mais il l'a faite en créant ou en donnant leur raison d'être aux gaz qui la composent ; il a fait l'air, l'atmosphère. Il n'a pas fait la plante, la flore ; mais Il en a fait les germes premiers des essences diverses, l'un devant plus tard devenir un épi de blé, l'autre un rosier, l'autre un chêne.—Il a fait ces germes, les gaz pour les nourrir, et leur a soufflé la faculté, le devoir de se reproduire, se multiplier, comme on l'a dit, par bouture, par bifurcation répétée, et la cellule étant sans organes de préhension, de nutrition, d'assimilation de digestion, de reproduction sexuel ou asexuel ; Dieu en à doué la substance, les éléments composants, de la faculté de nutrition par absorption, puis de reproduction par exudation ou le procédé contraire.

Ce qu'est la vie ?

Elle ne paraît pas expansive ou expansible comme la vapeur, l'air que l'on peut raréfier jusqu'à zéro, ni condensable ou compressible comme ces gaz que l'on peut concentrer, comprimer indéfiniment. Elle ne peut se concentrer, s'accumuler comme l'électricité dans la bouteille du Leyde, l'accumulateur, ni se dilater comme l'électricité, le magnétisme en étant reparti sur une surface plus étendue. Il est vrai qu'elle a l'air de s'accentuer par l'action de l'électricité, du galvanisme sur le système nerveux ; comme le magnétisme s'accentue dans le fer doux par un courant électrique plus fort ; mais ceci n'est-il pas plutôt une manifestation convulsive des muscles, des nerfs que de vie proprement dite. Chaque partie

de l'être, arbre ou animal, parait être douée d'une égale quantité de vie. Si à l'arbre on enlève une branche, à l'animal un membre ; la partie enlevée, n'enlève, n'emporte avec elle que sa part afférente de vie ; elle n'enlève rien à la parente, la plante mère, au corps ; et au contraire, puisque la taille des arbres est précisément pour concentrer la sève, quand il n'y en a pas assez pour atteindre les extrémités des branches ; de même du corps de l'être animé, lorsqu'on lui enlève des membres, cela laisse moins à faire au cœur pour pousser partout le sang artériel de la nutrition, en ramener le sang vitié qui doit se reporter sur les poumons pour être revivifié.

Eh bien, si la vie ne se concentre point—la plante est partout également vivante, vivace, ni plus, ni moins—ne se condense point; ne laisse point la bouture, la tige, le membre enlevé pour s'unir à celle du tronc qui reste ; où va cette vie, cette partie de vie éliminée avec la bouture : elle s'en va à l'air libre se mêler à la vie de l'espace dont elle provient, d'où elle a été obtenue par l'assimilation des éléments nutrutifs du milieu : la terre, l'eau, l'air ou l'atmosphère d'où elle vient. Il n'y a pas concentration de vie, absorption de celle de la tige qui s'en va, dans les branches, le tronc qui restent ; et si le tronc parait plus vivace que la branche, ce n'est que parce que la branche peut être tranchée, enlevée d'un simple coup de couteau ou de hache ; pendant que, sans que la vie existe dans le tronc en essence plus condensée, elle y est en plus grande quantité, dans la plus forte proportion des cellules composantes de son plus ample tissu. Et si la vie ne s'en va point directement et de suite et qu'elle reste emmagasinée dans le membre éliminé, dans le corps entier de l'arbre, de l'animal quand il meurt ; alors, et ça revient au même, elle retourne avec la décomposition des éléments composants de la plante, de l'animal rejoindre sous forme d'autant de gaz, les sels de la terre : l'oxygène, l'hydrogène de l'eau ; l'oxygène, l'azote, l'acide carbonique, etc., de l'atmosphère d'où elle vient. Donc la vie matérielle peut n'être autre chose que mouvement

dû aux affinités des éléments composants des milieux qui par la croissance ont fait cette vie ou l'ont accentuée, lui ont donné sa pleine vitalité.

L'ove, l'ovule, la graine dans la terre se nourrissant des sucs, des sels de sa mère matrice, fait évoluer le germe qui finit par sortir de terre ou naître au soleil ; puis sa croissance augmente ses dimensions, sa force, sa vitalité de jour en jour ; elle se nourrit d'eau et d'air ou de tels constituants de ces éléments que demande sa nature : l'oxygène de l'eau, de l'air, l'hydrogène de l'eau, le carbone, le nitrogène de l'air ; l'air à son tour, se refaisant de la perte de son carbone, en s'assimilant celui expiré par la nature animale dans l'acte de la respiration. Mais toute la vie réelle, la vie créée, de cette plante devenue arbre ou adulte, ou à maturité, est celle qu'il y avait dès le commencement dans la graine et dès avant l'acte de la semer : sorte de vie latente, quiescente, impuissante, comme on l'à déjà dit ; tandis que toute sa vie d'aujourd'hui, sa vie accentuée, sa vitalité, sa force, qui est à sa force première presque comme l'est l'infini à zero, toute cette vie additionnelle lui vient non pas directement des mains du Créateur, mais indirectement de Lui et en vertu de ses lois, de matières inorganiques et organiques ne possédant point la vie et ne pouvant par conséquent la donner : des matières assimilables et assimilées par la plante, c'est-à-dire des substances dont elle se nourrit. Et si la nourriture seule à pu produire en le végétal cet immense accroissement de développement, cette accentuation de sa vie première, de sa vie insensible, imperceptible, insaisissable à l'état de graine ou germe ; ne faut-il pas distinguer la vie, la vie première insufflée par le Créateur, de cette vie de surcroît lui venant de ses substances alimentaires.

De même pour l'animal, pour l'homme ; il est incorrect de dire : Dieu m'a fait tel que je le suis. Non il ne m'a pas fait ou façonné de ses mains ; mais a créé le germe dont je suis évolu. Ce germe avec la vie dont Dieu l'a doué, la vie

matérielle, est tout d'abord fertilisé par le spermatazoon, puis se développe au sein de la mère par simple assimilation, comme le fait la plante, des éléments nutritifs du placenta dont elle se refait. La respiration est, pendant la période de la gestation, aqueuse comme on l'a dit, ou comme celle des poissons vivant dans un fluide et de là les branchies à l'imitation des ouïes de cette famille des êtres animés. A terme l'animal, l'enfant naît, est mis au jour, au monde, et l'air, l'atmosphère pénètre de suite ses poumons et il se met à respirer, de respiration dite aérienne, comme celle dont, tous ce que nous en sommes, nous vivons.

Voilà un grand pas de fait, le germe premier devenu embryon d'abord imperceptible, s'évolue, commence peu à peu à prendre la forme humaine, à développer les organes nécessaires à la nutrition, la digestion, la vision, l'ouïe, l'odorat, la sensation, le goût ; et l'enfant naît avec toutes ces facultés. Immense, incompréhensible transformation, mystérieuse pour ainsi dire, auquel Dieu n'a pas présidé autrement que par l'essence vitale insufflée par Lui au germe, et la création de la loi en vertu de laquellle, les cellules en provenance de la première, comme on l'a déjà expliqué, remplissent chacune son rôle d'assimilation des substances nutritives contenues dans le sang de la mère, et devant concourir, l'une à former la charpente osseuse du fœtus, de l'animal futur ; une autre ses tissus musculaires, et qui encore, ses tissus nerveux et autres.

Le germe enfin est devenu être vivant, animal ou homme, le travail caché, mystérieux est accompli. A la vie première imprimée par le créateur est venu s'ajouter le souffle, la respiration qui dorénavant, va fournir aux poumons du nouveau-né l'oxygène nécessaire au sang, et permettre l'élimination du carbone ou plutôt du gaz acide carbonique, résultat de la combustion intérieure devant fournir la chaleur nécessaire à la machine animale pour en permettre, activer et maintenir les fonctions vitales. Mais toute puissante que soit la trans-

formation opérée de l'ove, du germe, de l'embryon premier de l'être que nous étudions à sa naissance ; à sa sortie de la matrice—cet être est encore impuissant à se mouvoir, se nourrir. Il a la vie première, oui ; c'est-à-dire, le principe de la vie, qui existait dans le germe ; puis il a le souffle, la respiration, c'est-à-dire, la faculté de respirer et de s'assimiler ainsi les éléments nutritifs de l'air qu'il faut pour épurer le sang, le tenir à l'état vital pendant que par la nutrition, le nouvel être s'assimile ce qui dans le règne végétal, le règne animal, lui est nécessaire à la formation de ce sang que la respiration a pour fonction de vivifier.

Mais l'air est une substance inorganique, un élément ; les fruits, les légumes, les viandes sont organiques de leur vivant ; mais mortes, elles n'ont plus de vie et ne peuvent donner ce qu'elles n'ont point. La vie, l'excès de vie, la vie additionnelle, ne vient pas de ces substances. Cet excédant de vie n'en est donc pas une. C'est une vitalité, une accentuation de vitalité et avec elle de la vigueur, de la force corporelle due à la croissance de la charpente osseuse de l'être, de son enveloppe charnue, de son système nerveux, digestif, vasculaire ; et, voilà pourquoi l'enfant a eu l'intuition de dire : “ Dieu m'a fait petit enfant ” et j'ai crû, j'ai grandi le reste ” et voilà pourquoi la citation est plus expressive dans l'anglais puisque “ grow ” indique une véritable croissance végétale ou animale, mais organique dans tous les cas ; tandis que “ grandi ” ne comporte point au même degré, ou au moins n'est pas aussi suggestif d'une croissance par vitalité.

Si donc toute la vie, la vie proprement dite, la vie, le principe vital dû au Créateur, est dans le germe, et elle doit l'être, puisque tout surcroit de vie ou de vitalité vient de la croissance, du procédé évolutif ou d'évolution, et cette dernière de la nutrition ; en quoi donc doit on trouver dérogatoire à la dignité de l'homme, à la gloire de Dieu de dire, de croire que l'on provient d'un germe. Il n'y aurait tout au

plus qu'Adam qui pourrait ou aurait pu s'en formaliser ; car pour nous tous, la chose est indéniable, indiscutable ; puisque l'on provient d'une ove quasi microscopique si elle ne l'est point de fait ; d'un véritable germe, fécondé, fertilisé par le ministère du créateur, si l'on veut ; mais dont toute la croissance, le développement subséquent, l'évolution est dû à la nutrition ou assimilation de substances nutritives et cela tant au sein de la mère, qu'après la naissance.

Il devrait également nous répugner que notre structure matérielle ; c'est-à-dire celle qui a trait à nos fonctions vitales de la circulation du sang, du système artériel, veineux, pulmonaire, nutritif et digestif, soit identique à celle de l'animal, du vertébré, du mammifère. Pourtant nous ne le déplorons point. Pourquoi Dieu aurait-il dû imaginer une autre structure pour nous, seulement parce que nous devions avoir une âme et que les animaux n'en ont point. N'est-il pas suffisant que nous ayions ce trait distinctif et tellement distinctif, que la nuit et le jour ne sont point plus distincts l'un de l'autre, que l'est l'homme de la brute sous le rapport de l'âme, de l'intelligence : ce souffle divin qui nous vient de Dieu, cette essence qui fait partie de celle de Dieu et qui remplit l'univers.

Pourquoi dire qu'on est créé à l'image de Dieu et avoir l'air de croire que cette ressemblance est corporelle ; puisque on représente Dieu sous la forme humaine. Alors puisqu'on ressemble par la partie corporelle à la brute, Dieu donc lui ressemblerait aussi—Mais croyons plutôt que la ressemblance mosaïque n'en est une que sous le rapport de l'âme, de l'émanation divine qui la constitue. D'ailleurs le Sauveur lui-même, l'homme-Dieu, est descendu sur la terre sous la forme humaine. Lui non plus n'a pas été créé directement ou à son état d'adulte par la main de Dieu. Il a été conçu du Saint-Esprit ; mais a dû subir la gestation ordinaire ou pour la période ordinaire, et son évolution au sein de la vierge mère a été comme celle de tout autre homme : de l'ove à la nais-

sance, puis de la naissance à la maturité, toujours par croissance due à l'assimilation des principes nutritifs du sang, de l'air, des substances végétales et animales de la nature.

S'il y eut eu une exception à faire, il semblerait qu'elle dût être dans le cas de l'homme-Dieu — Mais puisque le Sauveur a revêtu cette forme et ne l'a par conséquent pas trouvé répugnante, pourquoi, l'homme lui-même trouverait-il dérogatoire cette ressemblance à l'animal quand il ne s'agit que de la ressemblance qu'on porte à l'animal pour ce qui est de nos seules fonctions matérielles. Le contraste n'est-il pas d'ailleurs assez frappant malgré la réalité de la similarité de structure. Dieu a modifié en nous tout ce qui tient des fonctions que nous exerçons et que l'animal ne possède point. Nos mains, nos pieds peuvent bien venir par évolution graduelle de ceux des mammifères, des quadrupèdes, des quadrumanes ou des bi-pèdes bi-manes comme le gorille, le chimpanzé, le orang-outang—mais si Dieu par des siècles de transitions les a modifiés à l'état qu'ils le sont aujourd'hui ; n'est-ce pas assez.

Ne suffit-il point que nous ayons perdu la queue, le poil, les griffes, que nous marchons debout et surtout que notre tête soit tellement différente de celle du singe, pour montrer le soin qu'a eu le Créateur de continuer en nous une évolution qui devait amener des traits assez distinctifs pour que notre apparence soit digne d'une créature, d'un être qui porte en lui, quand ce ne serait qu'une parcelle de l'essence de la divinité, et qui se distinguerait déjà assez de la brute, par sa seule intelligence, ses facultés : non pas de voir, d'enteudre, de se mouvoir, etc., que possèdent les autres animaux ; mais par celles de la mémoire, de la pensée, du raisonnement, de l'imagination, la conception d'un projet, l'étude, l'invention, la joie, le chagrin, le remords, la contrition, la volonté, l'orgueil, la vanité, l'humiliation, la parole enfin, le trait peut-être le plus distinctif de tous.

Et l'homme pourait peut-être avoir tout cela sans même

avoir une âme ; sauf que la brute a quelques traits qui laissent croire, chez elle, à une mémoire partielle ; quelques traits aussi qui font foi chez elle de joie et de chagrin, ou encore d'une certaine vanité comme on croit en remarquer quelquefois chez les oiseaux à beau plumage— et encore, est-ce là de la vanité ou une autre manifestation instinctive, on n'en sait rien. Mais lorsqu'à tous ces traits distinctifs vient s'ajouter une âme capable de connaître Dieu, d'admettre en Lui le Créateur de l'Univers, capable de l'aimer, l'adorer, le prier ; ne sont-ce pas là des traits assez distinctifs pour nous séparer à jamais de la brute, de la gente animale proprement dite.

Mais si nous venons aujourd'hui d'un simple germe comme, nous l'avons déjà dit, on ne peut le nier ; puisque tous les êtres animés, sont de même provenance ; puisque le végétal quelqu'il soit vient lui aussi, et de nos jours même, d'un germe planté en terre ; pourquoi en serait-il autrement de tous les arbres qui depuis le commencement du monde, ont formé les forêts, la houille qui en provient ; pourquoi, de provenance autre ou étrangère. Pourquoi tous les êtres animés, la faune enfin depuis le commencement des temps, et dont on trouve aujourd'hui les restes, les fossiles, les empreintes, des indications certaines, enfouies depuis des milliers de siècles dans les strates géologiques, ne seraient-ils point de provenance semblable ou analogue. Pourquoi enfin l'homme d'aujourd'hui, c'est-à-dire, du récit de Moïse, différerait-il dans son origine de l'homme pré-historique dont on prétend avoir trouvé les restes dès l'époque Quaternaire, et même dans les dernières strates du Tertiaire

Mais peut être que ces restes d'anciens êtres humains, avant Adam, si toutefois il en existe, ne sont ils que ceux de singes perfectionnés, d'hommes approchant de plus en plus de l'homme d'aujourd'hui, mais d'hommes sans âmes ; et que Dieu en faisant ou en laissant dire à Moïse que Dieu a fait l'homme à sa ressemblance, n'a voulu que faire comprendre

que c'était un de ces hommes sans âme, mais ayant d'ailleurs tous les traits perfectionnés de l'homme, que Dieu avait ainsi créé en lui donnant une âme qu'il n'avait point d'abord, chose que la géologie, la paléontologie ne sauraient nier, puisque il n'y a rien dans la structure osseuse de l'homme d'aujourd'hui même qui puisse l'indiquer ; et que ce n'est que par les ossements, ou les empreintes que l'on peut avérer que ces restes seraient ceux d'êtres humains. Nous mettrions ainsi d'accord la Genèse et la réalité.

Tout est évidemment au figuré dans le récit de Moïse. Tout le récit biblique ne parle des choses que comme on les connaissaient alors. L'on admet aujourd'hui que les "jours" de la Genèse sont des périodes, des époques. Il le faut bien, car les faits sont là pour le démontrer. Cependant que l'Eglise soit lente à se rendre à l'évidence ; cela ne veut rien dire. Chacun respecte les livres sacrés, supposés contenir la parole, les enseignements de Dieu même ; et l'Eglise dépositaire des Evangiles, des Saintes Ecritures ne doit se rendre à l'évidence que lorsque l'évidence fait voir, non point une contradiction—il n'y en a point entre la vérité et les enseignements bibliques—mais que l'on doit prendre au figuré certaines expressions, ainsi mises d'accord avec les connaissances des hommes de l'époque.

On parle dans les écrits saints de la voûte céleste, des piliers ou colonnes qui la supportent ; ce qui donnait à croire autrefois à la théorie que la terre au lieu d'être une sphère, une boule—chose que l'on ne soupçonnait point dans le temps —était un disque habité que d'un côté, avec le ciel audessus ; et de là la croyance des Païens que la voûte du ciel était le plancher de l'Olympe. Mais il a bien fallu abandonner cette manière de voir lorsque Galilée avec son telescope a franchi cette barrière imaginaire et pénétré dans les espaces stellaires. De même quand le récit biblique dit que Josué durant un combat arrêta le soleil, c'est parce que d'après toutes les apparences, c'est le soleil qui tournait autour de la terre, pen-

dant que l'on sait aujourd'hui que c'est le petit astre qui tourne autour du grand Cette vérité a été dure à digérer en certains lieux.

En effet, n'était il point naturel de croire que la terre était le centre de l'Univers—celui autour duquel gravitait l'univers entier ; et tant qu'on n'a point connu, chose rendue évidente par le télescope, qu'il était irrationnel de croire à des vitesses stellaires capables de faire tourner autour de la terre dans 24 heures des astres mille fois plus grands que la terre et situés à des distances telles qu'une pareille translation ne pouvait avoir lieu ; on était fondé de croire qu'en effet la Terre où le Sauveur du monde s'était fait homme pour nous régénérer, où Dieu lui-même était descendu parmi nous, devait être le point culminant, le point le plus important, le centre, enfin, de l'Univers.

Il a fallu se rendre à l'évidence, et d'ailleurs l'on comprend aujourd'hui qu'il n'y a rien de dérogatoire que la Terre, sans être le centre de l'Univers Matériel, pouvait et peut être son centre de prédilection de Dieu ; puisqu'il y a créé l'homme à sa ressemblance. Une dernière preuve est venue en même temps démontrer que la terre ne pouvait être angulaire, ou de la forme d'un disque, puisque Magellan et Cook en avaient fait le tour, et prouvé ainsi sa sphéricité probable. Enfin il devient aussi plus rationel de croire ; et les enseignements de l'astronomie mettent en demeure de croire aujourd'hui ; que c'est la terre qui circule autour du soleil, et non le grand astre autour du petit.

Eh bien, de même que toutes ces expressions de la Bible étaient au figuré ; de même tout le reste peut l'être, et voilà pourquoi nous inclinons à croire que —tel que dit plus haut, la création en a été une de siècles au lieu de jours et que les arbres y ont poussé ou s'y sont reproduits sous les yeux mêmes de nos premiers parents, de manière à être pour eux qui les voyaient pour la première fois, une véritable création ; que les animaux, les oiseaux y sont arrivés perfectionnés,

après leur longue évolution, à l'état où nous les trouvons aujourd'hui et auquel ils étaient parvenus même du temps d'Adam, et ce devait être pour lui qui les voyait pour la première fois une sorte de création nouvelle — Enfin qu'Adam lui-même, était l'homme perfectionné dont Dieu en lui donnant une âme, comme on l'a dit, fit une créature, une création nouvelle ou que Moïse dans son récit devait ainsi apprécier.

Les Evolutionnistes outrés veulent que toute la création soit venue d'un seul et premier germe, d'une unique cellule, se multipliant par fissure. Cette cellule d'après eux aurait été douée de vie, mais d'une vie absolument matérielle, c'est-à-dire tenant de la matière une vitalité s'exprimant par de simples mouvements comme celui des atomes, des molécules physiques, chimiques mis en mouvement par leurs affinités l'un pour l'autre, leurs attractions et répulsions magnétiques ou autres, leur agrégation, désagrégation etc Et cela peut être vrai ; car ces premiers germes ces êtres uni-cellulaires, comme nous l'avons dit n'ont point d'organes— ce sont des organismes sans organes, se nourissant, se développant par assimilation, se reproduisant comme les arbres par bouture. Une des premières formes de vie serait le monera, ou amoeba, composé d'une agrégation de ces cellules ; mais organisme encore sans organes et se reproduisant comme la cellule elle-même, en se fissurant se séparant, et se mouvant dans l'eau en vertu des mouvements, inhérents aux affinités entre ses éléments composants.

Cet amoeba recouvre en quantités énormes le plancher de l'Océan nous dit Haeckel, et s'y roule, s'y meut de son mouvement inhérent à sa substance, à ses composantes— mouvement lent comme celui des plantes qui se balancent au vent ; et de fait c'est ici où les règnes végétal et animal se confondent, ces organismes tenant autant de l'un que de l'autre, et voilà pourquoi il n'y a aucune ligne de démarcation bien tranchée entre les deux règnes. Car pour ce qui est du végétal, il y a des plantes qui croissent avec une rapidité quasi visible à l'œil nu ou qu'on peut rendre sensible, comme

en attachant à une tige de vigne, de houblon ou de quelque autre plante grimpante un morceau de carton, une aiguillette de bois pivotée à la muraille, au treillis, avec petit bras de levier du côté de la plante, tandis que l'autre décrit un arc plus grand et rend le déplacement quasi aussi sensible que celui de l'aiguille des minutes d'une horloge ou au moins de celle des heures.

Et il n'y a rien d'étrange dans cette reproduction par boutures, et c'est ici surtout que les deux règnes : flore et faune se rencontrent, se ressemblent, tiennent l'un de l'autre. La plante, l'arbre, le végétal, le brin d'herbe, l'épi de blé, le chêne poussent des boutures reproductives, et on peut les en détacher, les mettre en terre, les planter, et elles prennent facilement racine. Le peuplier, le saule, le platane sont surtout féconds en ces résultats. On peut même planter comme tout le monde le sait, un morceau de bois de saule, une simple bûche, un tronc et qui plus est, le planter sens dessus dessous, et malgré qu'il ne soit armé d'aucune bouture, il pousse ainsi des racines par le bout en terre, des tiges, des feuilles par l'autre bout et cet arbre grandit quasi à vue d'œil. Et on peut de même greffer une tige, une bouture d'un arbre, sur un autre arbre, et même d'essence différente, comme d'un pommier sur un pommier d'une autre espèce, et la sève nourricière de celle-ci prenant bientôt son cours dans les pores de la première, lui continue la vie qu'elle tenait de la plante mère Il suffit que les végétaux soient de même nature.

L'on peut aussi greffer, bouturer, comme on le sait, la chaire animale ; dans l'opération par exemple de la rhinoplastie ; mais on à la précaution dans ce cas, pour assurer la réussite de l'opération, de ne détacher que par un bout le morceau de chair à transplanter ou déplacer ; c'est-à-dire qu'on le laisse encore attaché par une extrémité à la chair mère et pendant quelques semaines, ou jusqu'à s'assurer que la circulation en est bien établie avec le corps auquel on l'applique ; puis après cela on sépare le morceau complètement

du corps de provenance, pour achever de l'ajuster à la plaie du corps à réparer — Cependant paraît-il, cette précaution n'est pas de rigueur dans certains cas où pour guérir une plaie ou la dissimuler après guérison, on lui applique un morceau de peau enlevé du coup d'un corps étranger.

La bouture donc qu'on enlève de l'arbre est vivante, entraîne, emporte avec elle une partie de la vie de l'arbre mère, et à preuve c'est que si la tige ainsi enlevée a le temps de devenir sèche avant de la greffer ou mettre en terre ou dans l'eau, elle ne reprend point, ne donne plus signe de vie. La tige enlevée emporte avec elle sa part de vie ou de vitalité, disons-nous et de même quand le monéra, l'amœba se fissure, se sépare, la partie qui s'en va est vivante, emporte avec elle sa part de vie, et la part ainsi enlevée n'est aucunement au détriment de l'autre qui se reprend toutefois vite de cette perte ; de même que l'animal nouveau né et qui s'en va avec la vie qui lui lui vient de la mère, n'appauvrit cette dernière que momentanément, puisque la mère reprend sitôt vigueur et est prête sous peu à laisser recommencer le procédé, à céder encore une partie de sa vitalité, et une autre, et encore une autre et jusqu'à 20 et 30 fois de suite sans en paraître plus mal se porter.

Maintenant, pour revenir encore à étudier ce qu'est " la vie," puisque, la tige enlevée de la plante n'emporte que la vie qui est en elle—car si on en enlevait un grand nombre et que chacune emportât une part de la vie de la plante, cette parente finirait par en mourir, ce qu'elle ne fait point ; puisque la cellule qui se sépare de la cellule, emporte avec elle la vie sans entraîner la mort de la cellule mère—puisque le monéra qui s'en va n'affaiblit point la vitalité de sa parente qui reste —cette vie de la souche mère n'est pas une substance même aériforme comme l'air, un gaz, la vapeur, l'éther ; car si c'en était une, cette substance se raréfiant de plus en plus avec l'expansion, comme la vapeur dans un cylindre, finirait par ne plus avoir de valeur. Et puisque la vie de la bouture, du

rejeton ne cause aucun tel effet, le rejeton, le nouvel être doit la tenir des éléments matériels qui composent sa substance : l'eau, l'air, le sol, c'est-à-dire des gaz constituants de ces éléments, portant ainsi à croire que la vie pénètre tout, remplit l'espace, et qu'il y a vie partout, vie matérielle, animale, végétale, dans chaque atôme d'air, d'eau, du sol du monde entier.

Ce ne serait donc pas là une vie qui motiverait à chaque instant un acte de création de la part de Dieu ; mais une vie de mouvement, nutrition ou assimilation, digestion, reproduction, due aux propriétés inhérentes à la matière et agissant par affinités diverses sous une loi du Créateur à cet effet. Cette sorte de vie du corps, vie ou vitalité de l'animal, de la plante, enfin de la faune et flore, ne serait donc, comme les évolutionnistes le prétendent, qu'une vie spontanée dérivant des matières composantes du règne des êtres organiques, et tant de nature animale que végétale ; mais tout de même, de création divine, en ce que Dieu a créé tous ces éléments du monde matériel, leur a donné des propriétés diverses agissant l'une sur l'autre, avec l'autre ou contre l'autre suivant affinités diverses décrétées par le Créateur lui-même, la vie tenant aussi de Dieu, tout comme si il y avait création séparée, distincte dans chaque cas ; c'est-à-dire pour chaque être organique : chaque plante, chaque animal. Puis encore le magnétisme, l'électricité qui pénètre, remplit la terre et l'air autour de nous et qui est encore due à un acte du Créateur, ou à une loi élaborée par Lui, apporte sans doute sa part afférente dans ce phénomène de la vie matérielle, physiologique des deux grands règnes de la nature.

Pour retourner maintenant à la question de **l'Evolution** des êtres organiques et faire un résumé succint d'un sujet aussi vaste—disons que pendant que d'après les uns il n'y a eu qu'un seul germe, un germe unique dont par différentiation sont descendus tous les êtres vivants ; toute la faune, toute la flore ; d'autres admettent un germe séparé pour chacun de ces règnes de la nature. D'autres encore, et plus

rationnellement, une création séparée de Dieu pour chaque ordre, genre, classe, famille des êtres organiques D'autres enfin une création distincte pour chaque espèce ; et quelque diversifiés que soient les individus d'une même espèce, l'on ne peut se refuser à croire qu'ils soient dus à une parenté identique ; car le récit biblique nous dit que Noé ne renferma avec lui dans l'arche que deux animaux de chaque espèce : deux chats, deux chiens, deux pigeons, etc. Or, qu'y a-t-il de plus différent que chien et chien : le barbet, le ratier, par exemple du St-Bernard—le dogue du lévrier ; et cela tant pour la forme que par les dimensions de ces individus de la race canine, et ce sont ces différences tranchées qui justifient jusqu'à un certain point certains évolutionnistes à croire que non seulement une seule création a suffi pour toute une espèce, mais encore pour toutes les espèces d'une même famille, comme du chien, du loup, etc.—du chat, du lion, du tigre et autres espèces de la race féline.

Et en effet il est certainement aussi rationnel de croire que par évolution pendant des siècles, le tigre en certains pays, sous certaines circonstances climatériques, sous des conditions non favorables à la nutrition de l'animal, soit devenu un chat ; que, de même par évolution durant les siècles le St-Bernard soit devenu ratier, le dogue lévrier ou le contraire. Voyez encore chez les gallinacés, cette étonnante diversité de formes, d'allures, de dimensions—ou encore chez le pigeon, ces mille et une couleurs distinctives. N'y a-t-il pas aussi contraste frappant entre l'ours polaire, le grizly, et l'ours ordinaire des environs des pays habités, civilisés—Pourtant eux, elles aussi sont d'une même espèce, d'une même famille ; et si l'on peut varier, faire varier comme on le fait les espèces bovine, ovine, canine, etc., par le croisement, la nourriture, le climat ; pourquoi ne pas admettre de semblables modifications chez les animaux sauvages et autres, libres qu'ils le sont de se croiser, changer de climat et de nourriture. Et ces transformations sont à fortiori loin de devoir nous surprendre,

si l'on en juge, si l'on en conclut par analogie à celles qui s'opèrent encore tous les jours sous nos yeux. De l'œuf au poulet, au caïman ; de l'ove à l'animal, et chaque transfiguration due à une simple évolution de quelques semaines, de quelques mois, de quelques années—il y a assurément de quoi s'étonner davantage que du mollusque au poisson, du poisson au reptile et à l'amphibie, du reptile à l'oiseau, de l'amphibie au mammifère, du mammifère à l'homme.

Voir aussi ces autres transformations, évolutions du règne végétal : de la graine en terre, à la tige qui en sort, de la tige au tronc avec ses ramifications, branches et feuilles ; de la feuille à la fleur, de la fleur au fruit, du fruit à la graine—Encore plus étrange : le têtard qui perd sa queue pour devenir grenouille. Le papillon qui nait d'un œuf, qui tout d'abord devient ver ou larve, puis chrysalide ou nymphe, avant d'avoir des ailes.

Ce qui milite contre notre admission volontaire que nous descendons d'un germe, c'est notre orgueil désordonné-- semblable à celui de l'Ange Gabriel qui voulait s'assimiler à Dieu — qui par Satan nous en suggère la répugnance. Huxley dit à ce sujet : On dirait que la nature elle-même à prévu l'arrogance de l'homme et a pourvu avec une sévérité romaine à ce que son intelligence par ses triomphes mêmes lui rappelât l'admonition des esclaves aux empereurs qu'ils ne sont que poussière. Quoi ! l'homme a honte même assez souvent de ses parents : ses père et mère, et dans les annonces des journaux d'un mariage, d'une naissance, d'un décès, d'une nomination à une position quelconque, on lira : " M. un tel, petit-fils, cousin, beau-frère ou autre de M le colonel, le capitaine un tel (quelquefois un simple capitaine de milice). M. le maire un tel ou de l'hon. M. celui-ci, celui-là, et de même de la femme.

Mais poursuivons notre court résumé évolutionniste du germe de l'être animé, de la faune en un mot. Ce germe

a-t-on dit est une simple cellule sans organes mais ayant vie, c'est-à-dire mouvement, se nourrissant par absorption ou assimilation, digérant par exudation ou transpiration, se reproduisant par bifurcation—Il y a encore aujourd'hui foule de ces êtres élémentaires au fond des mers : infusoires, etc., autres êtres unicellulaires ou à une simple cellule ; puis aussi, des agrégations de ces cellules sous forme de monéra, de protomœba. Eh bien, par différentiation, supposent les évolutionnistes, ces êtres primitifs se sont modifiés, améliorés, perfectionnés au point de donner suite au règne des mollusques. Mais suivons plutôt ceux qui croient à une création séparée au moins pour chaque ordre ou famille, et laissons les mollusques se développer, se différentier, se perfectionner selon que leur nutrition et les conditions plus ou moins diverses où ils se sont trouvés en on fait toutes les variétés que nous connaissons aujourd'hui : ceux qui vivent encore, comme ceux dont on n'a que les fossiles, les restes antédiluviens ; et supposons même pour être peut-être plus en rapport avec la probabilité, que chez les mollusques comme chez les autres grands règnes de la nature, il y ait eu création, germe séparé pour chaque variante tranchée de ces premiers êtres organiques ou partiellement organiques des mers—car la terre à cette époque, suppose-t-on, n'était pas encore propre à recevoir des créatures respirant l'air ; l'atmosphère étant encore alors trop chargée d'acide carbonique pour que cette respiration aérienne ne leur fut pas délétère. Et il y a encore de ces mollusques de nos jours ; la race heureusement n'en est pas éteinte, comme nous le constatons en présence d'une huitre succulente.

Eh bien cela valait bien la peine, d'une création expresse pour un règne aussi important et dont les coquilles ou carapaces devaient former plus tard, et forment en effet aujourd'hui, et presque à elles seules ou mêlées à des substances similaires, les énormes couches géologiques calcaires, siliceuses qui composent pour beaucoup la croûte stratifiée de la terre.

Un pareil résultat, si fécond en conséquences précieuses pour l'homme, valait certes la peine d'une création particulière, et non simplement dans le but d'évoluer plus tard ces mollusques en poissons—le poisson fossile étant de peu ou point d'importance ; pendant que de ces couches calcaires, siliceuses des restes des mollusques, des coraux on tire, on a tiré depuis que le monde est monde, c'est-à dire depuis la venue de l'homme, une énorme proportion, de beaucoup la plus forte, de toute la pierre de construction utilisée par notre race depuis les premiers temps.

Il y a d'autres règnes : les radiés, les aunélides, les articulés dont chacun à certainement été l'objet de la part de Dieu, d'aumoins une création distincte, si non encore d'une autre, puis une autre, et une autre pour chaque variante tranchée de ces règnes de la nature; suivant que leur ossature, extérieure qu'elle fut, leurs formes absolument dissemblables du tout au tout, incompatibles de toutes manières, demandaient des germes, crées par Dieu ; où ce tout puissant coordonnateur fixât, réglât à l'avance les éléments composants, les affinités, de manière à concourir avec le temps à la formation de ces familles d'êtres aquatiques—plus tard terrestres—que nous venons de signaler. Mais on peut étudier aujourd'hui tout cela à son aise dans Haeckel et les autres auteurs qui ont écrit sur ce sujet, comme aussi dans les ouvrages déjà depuis longtemps connus de nos célèbres naturalistes ; notre thème d'aujourd'hui ne concernant plus directement que les vertébrés ou classes successives des poissons, reptiles, amphibies, oiseaux et mammifères supposées, elles au moins, descendues d'un même germe par évolution et différentiation continue avec les siècles.

Et tout d'abord le poisson, perfectionné aujourd'hui, mais ne l'ayant pas toujours été. Les premiers poissons étaient comme les premiers mollusques, des organismes imparfaits, incomplets, manquant des organes de la vue, de l'ouïe, avec

un système osseux et nerveux laissant encore à désirer, un système digestif non élaboré. Plus tard, en vertu des aptitudes, des qualités inhérentes à leurs genres primitifs, leur système vertébré a pris du développement, de la force : le poisson eut une tête, (grand pas vers la perfection de l'espèce,) des yeux ; une bouche remplaça le primitif suçoir de cet animal — son système digestif se perfectionna, le nerveux s'accentua, sa circulation, celle de son sang se compléta et devint artériel, veineux et pulmonaire comme le nôtre ; seulement sa respiration étant aqueuse, ou ne pouvant respirer que l'air dans l'eau, il lui fallut des branchies, des ouïes par où cet animal put en éliminant l'air, renvoyer l'eau Le poisson développa ensuite une queue, des nageoires, à peine plus qu'élémentaires, tout d'abord, mais s'accentuant avec le temps au fur et à mesure de ses besoins, d'une plus grande vitesse de mouvement à la poursuite de sa proie, comme pour fuir ses ennemis des eaux plus larges, plus profondes auxquelles il avait à se hasarder pour trouver à se nourrir.

Le poisson plus tard devint amphibie, comme l'homme peut le devenir en s'y essayant, c'est-à-dire capable de se mouvoir dans l'eau et d'y vivre quelque temps. Le poisson à la poursuite de sa proie se hasarde haut et de plus en plus haut sur le littoral à sec des rivières, des fleuves, des lacs, des mers. Employant à cet effet ses nageoires ventrales, pectorales ; il leur donna ainsi du développement ; tout comme l'homme développe ses jambes, leur force osseuse et musculaire à monter une acclivité, ses bras et mains à manier le marteau du foreur, du forgeron, à monter une échelle et qui sait encore. Ses nageoires acquirent ainsi un mouvement plus ou moins latéral, ou la faculté de se replier pour accélérer le mouvement sur terre ferme Il s'accoutuma à être plus longtemps sans respirer, ou à respirer air et eau au besoin, en développant ses poumons, un peu peut être aux dépens de ses branchies devenues moins constamment nécessaires. Il devint peut être de l'espèce de nos phoques d'au-

jourd'hui qui comme on le sait peuvent vivre à l'air, à l'eau indifféremment.

Au poisson ovipare—car la baleine, le marsoin et d'autres ne le sont point—succéda peut-être, venant d'une même souche, ou d'une souche différente, et par un procédé analogue, graduellement acquis avec le lapse des siècles, le reptile ovipare comme le crocodile, le caïman—mais amphibie lui aussi, ses pattes, comme les pieds, les mains de l'homme, les pieds des mammifères en général, lui servant de nageoires à l'eau. Le reptile devint oiseau. Son besoin de fuite rapide, de marcher quelquefois sur ses pattes de derrière, comme on l'a vu faire dernièrement à des lézards d'aujourd'hui, pour échapper à ses ennemis, poursuivre sa proie, tendant à donner à ses membres antérieurs des allures d'ailes. Mais ici il est permis de croire avec certains évolutionnistes moins outrés, à une création additionnelle de la gente ailée ; car quoique la structure de l'oiseau primitif, le ptérodactyle, ressemble de près à celle d'un reptile saurien ; et malgré qu'on se demande pourquoi le Créateur, aurait créé l'oiseau avec le tronc des autres vertébrés au lieu de ne faire que lui modifier, lui développer les pattes, les jambes de devant en ailes ; il est permis de croire à une création séparée, distincte. Disons cependant que l'oiseau n'a pas surgi nécessairement ou d'une manière directe du reptile, mais par un procédé de différentiation pendant des siècles, pendant lesquels ; il est probablement devenu animal ailé si l'on veut, mais comme l'autruche ne pouvant voler, capable cependant d'une fuite rapide en s'aidant de ses ailes, ailes rudimentaires toutefois ; et il est peut être aussi devenu gigantesque chauve-souris et passé par d'autres phases avant de devenir l'oiseau d'aujourd'hui.

Remarquons d'ailleurs ici que la paléontologie est loin de fournir aux évolutionnistes, des restes fossiles ou des empreintes mêmes de toutes les transformations par lesquelles sont passés le mollusque pour devenir poisson, le poisson pour devenir amphibie par une de ses ramifications, reptile

par l'autre ; et de même dans l'évolution des amphibies, reptiles et oiseaux diversifiés, des spécimens de toutes les phases de ces règnes divers. Pas plus les couches géologiques ne nous révèlent tous les animaux, les mammifères de transition entre ceux d'autrefois et ceux que nous connaissons aujourd'hui par leur existence ou par leurs restes fossiles. Il y a bien des " missing links," chaînons qui font défaut.

Nous avons laissé l'amphibie vivipare en chemin, celui qui comme l'hippopotame d'aujourd'hui met ses petits au monde vivants. Vivipare avons nous dit et par conséquent mammifère ; comme la baleine est mammifère et vivipare. Lequel a précédé l'autre ? On se demande si l'amphibie mammifère, reprenant l'eau à la suite de ne pouvoir plus se sustenter " à terre " ou si la baleine n'est pas peut-être une création distincte encore des autres mammifères de la mer, donnant lieu, au mammifère amphibie.

De l'amphibie mammifère enfin est surgi le mammifère terrestre ou proprement dit — Mais il faut lui supposer dès l'abord de sa venue, une structure basse, et plus ou moins rampante, c'est-à-dire à jambes courtes, plus courtes même que celles de l'hippopotame que l'on connaît, si ces jambes n'ont été dès l'abord que des nageoires accentuées, développées. Mais parmi les mammifères il y en a qui sont hauts sur pied et comment donc ont ils acquis cette hauteur, longueur de jambe. Darwin n'en parle point que je sache quoiqu'il suppose que c'est en se servant de sa queue comme membre de préhension que le singe a accentué là, la force de sa queue ; et que ne pouvant à cause de la longueur de ses pattes ou jambes de devant arriver à brouter l'herbe, à prendre sa nourriture par terre, sans s'étendre les deux jambes, les ecarquiller latéralement ; la girafe est venue à s'allonger le cou en essayant d'atteindre à une de plus en plus grande hauteur pour y cueillir le feuillage de ses arbres d'affection ; et de même, il est permis de le supposer, le quadrupède bas sur jambe, dès les premiers temps, aura donné du développement à ses membres en les

allongeant pour passer à travers une certaine épaisseur de neige, de boue, de sable, ou en franchissant un terrain rudoyé par des inégalités de surface, des pierres, des cailloux, des corps morts d'arbres ou troncs jonchés sur le sol de la forêt.

Et d'ailleurs il est permis, rationnel même de croire à ce mode d'accentuation, de développement des membres de l'animal, comme de l'homme. On a déjà parlé du développement que prennent les jambes, les bras d'un homme à forger, forer, etc. Voyons maintenant le cas du chien. Il est court et long sur pied. Il descend d'une seule et même souche, il est—court ou long—d'une même et unique espèce. Cependant voyez la différence extraordinaire dans les proportions du dogue, du lévrier. Le ratier s'est probablement atrophié, raccourci les jambes à passer en des endroits peu élevés à la recherche des rongeurs. Pour cela il a eu à s'accroupir, comme le fait le chat pour passer sous une porte cochère. Le lévrier de son côté, devenant mince faute d'une nourriture suffisante, est devenu léger sur jambe. Devenu léger, il est devenu plus vif à la poursuite de sa proie ; en ce faisant il a développé ses jambes.

De même, encore, que d'après Darwin, Lamarque avant lui, Spencer et d'autres, il y a eu évolution, croissance, amélioration des espèces, des règnes animal, végétal par le croisement, le développement des muscles dû à leur mise en activité ; par celui du cerebrum et du cerebellum chez l'homme en activant les facultés, les appétits qui en dépendent ; de même on admet que chez certains animaux il y a faculté de reproduire un membre éliminé ou perdu par accident. De même encore il y a déperdition, dégénérescence de membres, de facultés, d'appétits quand ils ne sont plus activés, motivés par les circonstances ou à cause des lieux, des climats, etc. On a déjà dit que le têtard perd son appendice caudal, quand cet accessoire lui devient inutile, à la suite de la formation de son arrière train. Le poisson perd ses yeux dans les eaux noires ou non éclairées d'une caverne, d'un souterrain, tout en en

conservant cependant l'embryon, l'empreinte de l'endroit. Le crustacé perd ses pattes, ses jambes quand il devient un parasite se nourrissant de la substance d'un autre être, et n'ayant par conséquent plus besoin de ses organes de locomotion ; c'est-à-dire que ces membres devenus inutiles, et non mis en activité deviennent atrophiés et finissent ainsi par dépérir après la cessation des fonctions qui leur étaient propres. La poule aujourd'hui animal domestique, a ainsi vu diminuer, décroître la longueur, l'amplitude de ses ailes depuis qu'apprivoisée par l'homme, elle a cessé d'avoir besoin de leur envergure d'autrefois, à la poursuite de sa proie et que devenue granivore elle n'en a plus besoin. Le homard, comme le font d'autres crustacés, perd sa carapace, la rejette lorsqu'elle devient trop petite pour son corps plus développé.

C'est peut-être aussi le lieu de rappeler ici, que même chez l'animal, comme chez l'homme, son entourage y est pour quelque chose, dans sa manière d'être, de se tenir, de se comporter. Le cheval de travail a toujours la tête basse—ses facultés sont atrophiés par le va et vient continuels au même train—il a l'air conscient du rôle inférieur qu'il exerce. Chez le cheval du bourgeois, au contraire, dont la circulation du sang est tous les jours activée par le peigne, la brosse, le frottement, le massage, la propreté, les petits soins, la nourriture et auquel le cocher fait prendre l'habitude de se tenir la tête haute ; il y a mise en activité de ses fonctions de l'ouïe, du flair, de la vue, et il a l'air plus noble que son compagnon de misère. Il en est de même pour le chien, qui, à ne pas s'y méprendre, est plus intelligent d'ordinaire à la ville qu'à la campagne, se tient la tête haute la queue relevée, tandis que son cousin suburbain va tête baissée et queue basse.

Lombroso cite une foule de cas à l'appui de sa thèse que les caractéristiques physiques artificiellement acquis ont été héréditairement transmis. L'histoire biologique du chameau, dit-il, donne la quasi certitude que la bosse sur le dos du

chameau, comme celle de l'épine dorsale du portefaix, que l'on sait être une accumulation de matière grasse autour d'une légère proéminence de la colonne vertébrale, est une modification physique tenant à l'habitude de porter des fardeaux ; le blama sauvage, ancêtre ou auteur du chameau, n'ayant absolument aucune bosse de la sorte, et la bosse disparaît par atrophie chez le chameau coursier. Les callosités, dit le même, que se fait ou s'est fait le chameau aux genoux, à la poitrine, et qui proviennent de ce qu'il a constamment eu à s'agenouiller pour recevoir sa charge, ont été acquises comme l'homme les acquiert et d'une manière analogue, et quoique n'existant aucunement chez le frère sauvage de l'animal, sont parfaitement visibles, sensibles au toucher dans les jeunes chameaux.

Parmi les traits distinctifs de la gente animale, il y a aussi à noter, à faire la part de la tacheture, de la bigarrure, du bariolage des peaux. On serait peut-être en peine de s'en rendre compte, ne sut ou point que chez la race humaine la femme, pendant la gestation, est sujette à être impressionnée en ce sens par ce qu'elle voit. Les enfants, comme on le sait, naissent avec des taches, des marques diverses dues à une crainte, une surprise de la mère, à la vue de certaines choses. La bible confirme ce fait dans le cas de Laban lorsque voulant prendre épouse et hériter du beau-père futur, ce dernier lui promet toutes les génisses, brebis, etc., tachetées de son troupeau. Laban qui n'était pas un sot fit à cet effet barioler de rouge, de blanc et de noir, certains piquets, poteaux auprès du puits, ou abreuvoir où ces animaux allaient boire. Cela produisit l'effet désiré et Laban hérita largement des races bovine, ovine, porcine du père de son épouse. Ces traits distinctifs des animaux domestiques sont descendus par hérédité jusqu'à nous. Ceci ne suffit-il point pour expliquer comment le zèbre, le tigre sont ainsi bariolés, les léopards tachetés ; le pigeon, la poule, les oiseaux en général bigarrés. Darwin qui a fait de toutes ces choses une étude spéciale, nous fait

foi, que dans le choix que fait la femelle, du mâle de son espèce, elle accorde de préférence ses faveurs à celui qu'elle trouve le plus beau, et le réciproque a naturellement lieu de la part du mâle. Qui sait en effet si la couleur de l'animal : le noir, le blanc, le roux, le gris—chez l'oiseau, le jaune, le vert, le rouge ne tiennent point des impressions acquises, par ces êtres, des rochers, des arbres, de la neige, des sols de ces diverses couleurs—de leur étonnement à la vue d'un arc-en-ciel, leur frayeur devant une éclipse, leur stupeur à la vue d'un volcan en activité Les tremblements de terre, les éclairs, le tonnerre, les bolides et autres manifestations de la nature, ne sont-ils pour rien dans toute cette évolution différentiée des êtres animés. Il est plus que rationnel de ne pas le croire, puisque tout cela produit ses effets divers sur la mère de notre époque. Et qui sait si même on ne peut expliquer physiologiquement ces tachetures en par l'impression produite sur la rétine de l'œil étant communiquée au cerveau, du cerveau au nerfs, des nerfs au derme ou à la peau et de la peau enfin au poil, ou à la partie velue de l'animal.

D'ailleurs il est reconnu aujourd'hui que de même que l'on peut faire varier la couleur, les teintes des fleurs et des feuilles d'une plante au moyen de matières colorantes anilines et autres et de provenance tant minérale que végétale ; en plaçant de ces substances sous leurs racines—et l'on produit aussi cet effet sur les fleurs détachées de la plante mère et mises dans un vaisseau d'eau—Il est reconnu, disons-nous, que l'on peut produire les mêmes effets sur la gente animale ; et de fait, l'on obtient de cette manière des plumes de toutes les couleurs voulues non seulement par le croisement des espèces ou des variantes dans ces espèces ; mais en mêlant à leur nourriture des matières colorantes qui opèrent chez les oiseaux les teintes voulues dans leur plumage. Ceci peut certainement nous porter à croire et à bon droit probablement que cette imbibition avec la nourriture, cette déglutition de substances colorantes, ou de matières nutritives y donnant lieu

a pu motiver chez la faune terrestre et dès les premiers âges du monde, les diverses couleurs de peau, de plumage, de fourrure de la nature animée. Demandons-nous aussi, en présence de la réussite de ces moyens artificiels d'aujourd'hui d'amener chez l'oiseau la coloration désirée, si ce fait ne peut, avec le climat, avoir influé sur et motivé le noir, le rouge, le jaune, le blanc, chez les races humaines de la terre.

Encore une question ? Le goître, l'éléphantiasis, le crétinisme, qui sont connus pour être héréditaires, et dont la faune doit souffrir comme l'homme, ou a dû souffrir dans le passé et dû aux causes accentuées d'alors, ne peuvent-ils pas eux aussi avoir eu leurs effets délétères, modifiants sur la gente animale et avoir ainsi motivé certaines anomalies de struture. Le crétinisme par exemple se traduit en rapetissement des corps, une taille courte dus à un séjour dans les lieux bas et humides ; et qui sait si comme le maître, le chien, les autres animaux domestiques nécessairement affectés de la même manière par les mêmes causes, n'y ont pas subi leur dégénérescence, et de même de la race gallinacée, porcine et ovine et autres animaux de basse-cour. Enfin les causes sont multiples qui ont pu et dû influencer le développement des animaux, leur évolution, leur reproduction, leur particularités de toutes sortes.

LE MATÉRIALISME.

Il nous paraît que croire à l'Evolution des êtres animés, ou que tous parviennent du développement d'autant de germes que d'espèces, ne comporte aucunement un danger, une tendance même au matérialisme ; et au contraire, croyons-nous, plus on étudie cette théorie de l'évolution des corps, plus on est porté, forcé même à admettre une intervention toute-puissante et par conséquent divine ou de la part d'un Dieu créateur, qui a pu ainsi coordonner les éléments crées par Lui

en nombres suffisants et avec des affinités assez variées pour concourir sous des lois établis par ce créateur à l'élaboration de l'Univers, tel qu'on le voit aujourd'hui dans toute sa magnificence.

On a l'air de croire en certains lieux que la seule lecture d'un traité sur l'Evolution soit un danger pour notre foi ; mais que la vie organique soit matérielle, elle ne l'est que dans ses manifestations extérieures. En effet nous ne pouvons y voir que mouvement tout d'abord, et ce mouvement presque imperceptible au début, est celui de la multiplication des cellules, de ce que nous appelons protoplasme, matière première. Nous voyons la cellule prendre du développement, se fissurer, se bifurquer, se multiplier indéfiniment ou par bouture, et chaque cellule recommence, répète le même procédé. Ces cellules s'agrègent en un ensemble auquel on donne le nom d'organisme sans organes ; et en effet il n'y a pas encore là d'organes proprements dits ; puisque la nutrition se fait par assimilation, par absorption ; la degestion, par exudation, sorte de transpiration de l'intérieur vers l'extérieur. Ce n'est qu'une croissance par assimilation des éléments que le germe premier fait par le Créateur trouve dans le milieu où il croît. Cet être primitif plus tard se différentie, se perfectionne, mais toujours sous la main de Dieu, c'est-à-dire en vertu de la loi faite par le Tout Puissant pour présider à cette différentiation, à cette amélioration, à cette croissance. Cet être acquiert ainsi des organes : un système nutritif et digestif capables de produire du sang—cet elixir de la vie — un système vasculaire distribuant ce sang à toutes ses parties. Puis il acquiert d'autres organes ; ceux de la vue, l'ouïe, l'odorat. Il a été doué d'un système osseux, une charpente, un système nerveux et le reste. Le voilà constitué en être organique. Le germe s'est évolu, tout comme la graine mise en terre se développe aux dépens des éléments qu'elle y trouve propices à sa croissance, puis à l'air libre à même les constituants de l'atmosphère ; comme le germe dans l'œuf couvée

par l'oiseau, ou l'ovipare quelconque se développe en vivant à même la substance de cet œuf ; comme l'ove de l'animal le fait à même le placenta, le sang de la parente, durant la période plus ou moins longue de gestation ; puis après naissance, à même l'atmosphère et les substances nutritives qu'on connaît. Et qui sait la part afférente que jouent dans tout cela, dans cette croissance de la graine, de l'ove, du germe, de l'embryon, de la cellule première, l'électricité, le magnétisme, ces fluides mystérieux encore inconnus de l'homme.

Dieu doit avoir ainsi créé le premier germe, le développant ou, pour la flore, en une graine capable de produire la plante, ou directement en un arbre capable de produire la graine et de se propager ainsi dans la matrice de la terre, de l'eau, de l'air ; pour la faune, en un être double ou sexuel (deux germes séparés peut-être, ou un seul différentié plus tard en mâle et en femelle) simple ou asexuel suivant les êtres à en éliminer, tirer ou faire surgir. Dans les deux cas, nous sommes portés à croire en un germe séparé, distinct, si non pour chaque espèce, au moins pour tous les êtres ayant des traits assez distinctifs pour le motiver. Dieu a dû présider de cette manière au perfectionnement d'un individu, de deux pour chaque classe ou ordre ou famille de la faune, comme de la flore ; et jusqu'à ce qu'enfin ces êtres perfectionnés ou capables de se reproduire et jouissant de cette faculté pussent à leur tour donner naissance par leur accouplement, ou asexuellement dans certains cas, à l'ove du premier fœtus à être élaboré ensuite au sein de la mère future de l'individu ovipare, ou vivipare, ou ovovivipare suivant le cas.

Mais ce n'est là autre chose qu'une création de Dieu lui-même, une création directe. Il a commencé peut-être comme les évolutionnistes le veulent par un simple germe, au lieu de créer l'individu tout fait de ses divines mains ; mais Il a eu à mener cette création à terme dans chaque cas ; car il ne pouvait créer l'ove de la mère, sans une mère au

sein de laquelle cet ove put se développer ; sans créer le père dont le spermatozoon devait le fertiliser. Le texte biblique, le récit mosaïque reste donc correct, incontestable et tel qu'il n'y avait pas moyen d'exprimer autrement le résultat; sauf qu'il a fallu tout une époque pour arriver à la chose—un jour comme les autres jours, chacun desquels l'on admet aujourd'hui avoir été une époque. Cependant, rien, il est vrai n'est impossible à Dieu, et il aurait pu créer l'homme, chaque animal d'un seul trait, et tout cela durant le seul jour terrestre supposé par Moïse ; mais Dieu ne fait point non plus l'irrationnel, et ce l'eut été que de se répéter en créant pour ce jour là un nouvel être de chaque espèce, l'ayant déjà fait et à preuve les restes fossilles tirés des entrailles de la terre. Non, la création doit avoir été progressive, comme celle des strates de la croûte de la terre, comme celle de la terre même avant l'époque géologique, comme celle du soleil et des étoiles par le refroidissement, la condensation, l'agrégation de la matière cosmique dont est fait l'Univers.

Dieu a fait l'homme " à sa ressemblance". Oui, mais comme le statuaire le fait, de terre, de glaise, de boue, en le perfectionnant toujours jusqu'à maturité de son œuvre ; et s'il n'en a fait que le germe et laissé ce germe à élaborer par la nature —alors cela revient au même pour ce qui nous concerne, pour ce qui est de notre orgueil—car cette nature, c'est encore Lui, c'est Dieu qui l'a faite ce qu'elle est, qui lui a soufflé la vie, qui a fait les lois en vertu desquelles ce premier germe s'est assimilé les éléments nécessaires à la continuation, au développement, à l'élaboration de l'œuvre. Donc il est vrai de dire que Dieu nous a créé ; et il a plus véritablement créé nos premiers parents, puisqu'il a dû les façonner pour ainsi dire de sa main divine ; tandis qu'aujourd'hui ce n'est qu'indirectement qu'on peut reclamer cet honneur puisqu'il n'y met pas la main autrement qu'en présidant à l'exécution, à la mise en vigueur de la loi qui préside à notre développement ab ovo.

Donc nous n'admettons point, ne pouvons point admettre

de vrai matérialisme, dans le sens que tout n'est que matière, non plus que dans le sens que tout est fait de matière ; car, comme nous l'avons dit, quoique la vie de l'arbre, de l'animal n'est que matériel, et que les sens de l'ouïe, de la vue, de l'odorat, du mouvement, du goût peuvent venir de la matière, il ne peut en être ainsi de notre intelligence, excès d'intelligence que nous possédons en sus de celle de la brute et qui chez elle n'est qu'instinct—la faculté qu'on a de penser, parler, raisonner, ce que ne fait point l'animal. Il y a donc à part de l'âme, une autre essence peut-être en nous, essence que Dieu a insufflé au germe primitif dont on vient, ou qu'il a mis en nous au grand jour de la création, lorsqu'en même temps il nous a donné l'âme ; mais que cette essence, cette intelligence soit distincte de l'âme, on n'en sait rien puisque quand on meurt, quand l'âme prend son essor, toutes ces facultés que nous appelons facultés de l'esprit s'en vont aussi.

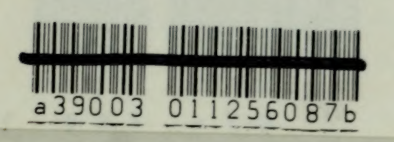
Mais encore une fois, si tout nous vient d'un germe et d'un seul germe ou de plusieurs, est-il croyable qu'on ne se demande point qui a fait ce germe, ces germes. Si tout n'est que matière, est-il concevable qu'on ne se demande point, que le prétendu matérialiste ne se pose point la question : mais qui donc a fait cette matière, ou au moins si cette poussière pouvait exister sans Dieu, qui a doué cette poussière, ce protoplasme, ces gaz si l'on veut, puisque tout est reduisible en gaz et que tout a été gaz dans le principe et jusqu'à ce que la condensation par le froid ou par affinités quelconque ait reduit ces gaz en poussière—qui a fait cette poussière, les lois d'après lesquelles les constituants de cette matière première, cette matière cosmique s'est comporté comme elle l'a fait ? Non, et pour la dernière fois, le matérialisme, le matérialiste, d'après nous, n'a aucunement sa raison d'être et ne saurait exister, et en un mot n'existe point. C'est une pure invention, une chimère à laquelle ceux-là même qui la proclament ne croient point, ne peuvent point croire.

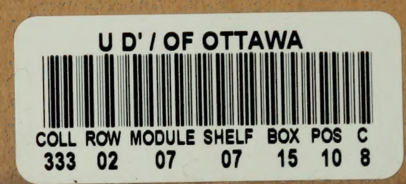
Une dernière réflexion : la théorie que l'homme vient

d'un germe créé par Dieu, est plus à l'honneur de l'homme, à la gloire de l'Architecte de l'Univers, que si Dieu eut fait l'homme d'un seul trait ou en l'élaborant de ses divines mains ; tout de même qu'il serait plus à la gloire de l'homme architecte s'il pouvait faire une loi, inventer une machine capable d'agir automatiquement sur un assemblage des matériaux constitutifs d'un édifice : les séparer, les choisir, les mettre ensemble en la forme de la structure voulue, que de procéder à manier séparément et une à une chaque pierre, chacune des briques composantes pour en faire surgir enfin l'édifice voulu.

D'ailleurs que le prétendu matérialiste s'interroge, qu'on l'interroge, et il ne peut se soustraire à la nécessité d'un créateur tout puissant pour, de rien produire le premier germe dont il admet la nécessité.






U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 07 15 10 8